

Correspondance littéraire, philosophique et critique,
revue sur les textes originaux comprenant ... les fragments supprimés en 1813 par la censure,
les parties inédites conservées à la bibliothèque ducal de Gotha et à l'Arsenal de Paris,
par Grimm, Diderot, Raynal, Meister, etc.

Tome deuxième

28 juin 1751.

p. 73-74.

p. 73.

- Vous connaissez l'Histoire naturelle, ouvrage écrit avec beaucoup de dignité, de hardiesse et d'agrément. Il se répand depuis quelques jours trois petits volumes de lettres¹ contre les trois volumes in-quarto qu'on nous a donnés de ce grand ouvrage. On y attaque la physique, la métaphysique, l'astronomie et la religion de M. de Buffon. Le critique n'a pas autant d'élévation que l'auteur qu'il attaque ; mais il est exact, il est clair, il est instruit, et il a beaucoup de sagacité. Cet ouvrage

p. 74.

fait grand bruit, et a un fort grand nombre de partisans. Vous y verrez évidemment que M. de Buffon a tort ordinairement, et que si on lui ôtait son style et sa manière, il ne lui resterait pas grand'chose. Il paraît que ces lettres, dont on ignore l'auteur, resteront sans réponse ; c'est le parti le plus prudent.

¹ *Lettres à un Américain sur l'histoire universelle, générale et particulière de M. de Buffon*. Hambourg, 1751, 12 parties en 3 vol. in-12. D'Argenson les attribue à la collaboration de Réaumur et de l'abbé de Lignac.

Juillet 1753

p. 261-262.

p. 261.

La place vacante à l'Académie par la mort de ce prélat vient d'être remplie par M. de Buffon, intendant du Jardin du roi, de l'Académie des sciences, auteur de l'Histoire naturelle, homme dont l'acquisition ne peut que faire honneur à l'Académie, comme son génie en fait depuis longtemps à la nation. M. de Buffon est allé faire un tour en Bourgogne, d'où il reviendra dans peu avec son discours de réception. Il sera reçu deux ou trois jours avant la fête de saint Louis. Cette place était d'abord destinée, et par l'Académie et par le cri public, à M. Piron, auteur de *Gustave* et de quelques autres pièces, et surtout de la *Métromanie*, qui est un chef-d'œuvre dans son genre, et le seul que nous ayons peut-être depuis la mort du sublime Molière. Deux jours avant celui était fixé pour l'élection de M. Piron, le roi fit mander M. le président de Montesquieu, que le sort avait fait directeur de l'Académie pour cet acte, et lui déclara qu'ayant appris que l'Académie avait jeté les yeux sur M. Piron, et sachant que M. Piron était l'auteur de plusieurs écrits licencieux, il souhaitait que l'Académie choisît un autre sujet pour remplir la place vacante. Sa Majesté déclara en même temps qu'elle ne voulait point de sujet de l'ordre des avocats. On dit que ce sont les dévots qui ont rendu ce service à Piron, et M. l'ancien évêque de Mirepoix¹ à leur tête. Piron dit que c'est un coup de crosse qu'il a reçu de sa part, et que ce prélat s'était reconnu dans le mot *flasque*, qui se trouve dans le quatrième vers de la fameuse ode², dont on s'est servi dans cette occasion pour donner l'exclusion à un homme dont les talents auraient honoré l'Académie. M. de Montesquieu ayant déclaré à l'Académie la volonté du roi, M. le maréchal de Richelieu proposa de différer l'élection de dix jours, pour avoir le temps de chercher un autre sujet digne de remplir cette place. Cet avis fut suivi à la pluralité des voix, quoique M. l'abbé d'Olivet prétendit que cette manière était *insolite et indécente*.

p. 262.

Lorsque le jour de l'élection fut arrêté, M. de Richelieu demanda à haute voix si, dans les règlements de l'Académie, il n'y avait point de peines prononcées contre ceux qui employaient des termes *insolites et indécents*, et par conséquent offensants, pour dire leur avis. M. Duclos dit : « *Corrigé et pardonné* ; voilà la loi. » On recueillit les voix, et il fut conclu unanimement que l'abbé d'Olivet n'avait pas connu la force des termes qu'il avait employés pour dire son avis. C'était la petite pièce qui termina la séance, et, dix jours après, M. de Buffon fut élu, à la pluralité des suffrages. M. de Bougainville, secrétaire de l'Académie des belles-lettres, qui a fait une traduction de l'*Anti-Lucrèce* du cardinal Polignac, que personne n'a lue, et un *Parallèle d'Alexandre et de Thomas-Kouli-Khan*, que personne n'a pu lire, a osé briguer cette place en concurrence avec M. Piron, M. Buffon, M. d'Alembert, et plusieurs autres hommes d'un mérite supérieur. Le public attribue presque généralement l'exclusion de Piron aux manœuvres de ce jeune homme, qui affiche la dévotion et qui a la réputation d'être fort tracassier. Comme on faisait valoir sa mauvaise santé comme une raison de le mettre de l'Académie, parce qu'il n'en jouirait pas longtemps, M. Duclos dit plaisamment à ce sujet que *l'Académie n'était pas une extrême-onction*³.

¹ Boyer.

² A *Priape*.

³ Bougainville fut reçu au mois de mai suivant. Voir ci-après la lettre du 1^{er} juin 1751.

Septembre 1753

p. 275

Le même jour à trois heures après midi, l'Académie française tint son assemblée publique. Après la lecture d'une mauvaise pièce en vers, qui avait remporté le prix de poésie¹, M. de Buffon fit son discours d'entrée, auquel M. de Moncrif répondit comme directeur. M. de Buffon ne s'est point borné à nous rappeler que le chancelier Séguier était un très-grand homme, que les rois Louis XIV et Louis XV étaient de très-grands hommes aussi, que M. l'archevêque de Sens était aussi un grand homme, et qu'enfin tous les Quarante étaient de grands hommes ; cet homme célèbre, dédaignant les éloges fades et pesants qui font ordinairement le sujet de ces sortes de discours, a jugé à propos de traiter une matière digne de sa plume et digne de l'Académie. Ce sont des idées sur le style ; et l'on a dit, à ce sujet, que l'Académie avait pris un maître à écrire. On pourrait ajouter, après avoir lu la réponse de M. de Moncrif, qu'elle a bien fait, et qu'elle en avait besoin. Le discours de M. de Buffon, qui vient d'être imprimé, fut interrompu à l'assemblée de l'Académie trois ou quatre fois par les applaudissements du public. Celui de Moncrif donna au public le temps de reprendre une assiette plus tranquille. M. de Moncrif a trouvé le secret de désobliger également M. de Buffon, M. de Montesquieu et le public, en s'étendant avec emphase sur le zèle de la Sorbonne dans un temps où ce corps, par ses procédés avec M. de Buffon, avec M. le président de Montesquieu et surtout avec M. l'abbé de Prades, s'est exposé lui-même au mépris et à la risée de tous les honnêtes gens. M. de Moncrif commença le panégyrique

p. 276.

de M. de l'archevêque de Sens par un éloge singulier. Il dit que cet illustre prélat depuis quelques années éprouvait un affaiblissement sensible dans sa santé. S'il l'avait conduit à la mort tout de suite sans s'arrêter en chemin et sans parler d'un mauvais ouvrage que l'archevêque de Sens préparait contre *l'Esprit des lois*, il aurait sans doute fait cet éloge au gré du public. Mais oublions M. de Moncrif et ses héros pour parler avec soin du discours de M. de Buffon, qui, en traitant du style, en a donné en même temps le modèle. Ce discours ne mérite pas seulement l'attention de ceux qui sont dans le cas d'écrire et qui doivent, par conséquent, étudier avec soin cet art et ses principes : il sera encore fort utile à ceux qui, se faisant de la lecture un amusement aussi agréable que satisfaisant, doivent se mettre en état de juger les écrivains avec goût et avec justesse, pour mettre dans leur lecture l'ordre et le choix qui sont devenus si indispensables depuis que nous sommes inondés de tant de mauvaises brochures et de tant d'ouvrages médiocres.

« Le style, dit M. de Buffon, n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans les pensées ; si on les enchaîne étroitement, si on les serre, le style devient fort, nerveux et concis ; si on les laisse se succéder lentement et ne se joindre qu'à la faveur des mots, quelque élégants qu'ils soient, le style sera diffus, lâche et traînant..... »

« Bien écrire, c'est tout à la fois bien penser, bien sentir et bien rendre, c'est avoir en même temps de l'esprit, de l'âme et du goût : le style suppose la réunion et l'exercice de toutes les facultés intellectuelles : les idées seules forment le fond du style, l'harmonie des

¹ Cette pièce, qui méritait en effet beaucoup plus l'épithète de *mauvaise* que le prix de l'Académie, était le début de *Le Mierre*, et se trouve p. 267-70, t. III de ses Œuvres (3 vol., Paris, 1810). Le sujet est *la Tendresse de Louis XIV pour ses enfants*. Que faire aussi sur un pareil thème ? (T.)

paroles n'en est que l'accessoire, et ne dépend que de la sensibilité des organes. Il suffit d'avoir un peu d'oreille pour éviter les dissonances des mots, et de l'avoir exercée, perfectionnée par la lecture des poètes et des orateurs, pour que mécaniquement on soit porté à l'imitation de la cadence poétique et des tours oratoires. Or, jamais l'imitation n'a rien créé ; aussi cette harmonie des mots ne fait ni le fond ni le ton du style, et se trouve souvent dans des écrits vides d'idées. »

Or, cette remarque de M. de Buffon étant très-juste, vous voyez combien l'éducation de nos enfants dans les collèges est ridicule, et combien il est non-seulement inutile, mais très-
p. 277.

nuisible, de les obliger à écrire lorsqu'ils ont la tête tout à fait vide, et qu'on devrait tout au contraire employer un temps aussi précieux et aussi estimable que celui de la jeunesse à développer en eux les facultés de l'esprit et la force de la raison, par des entretiens et des raisonnements fréquents.

M. de Buffon distingue très-bien le don de la parole d'avec le talent d'écrire. Celui-là est de tous les siècles, celui-ci n'appartient qu'aux siècles éclairés, et suppose l'exercice du génie et de la culture de l'esprit. Il remarque très-bien que ceux qui écrivent comme ils parlent, quoiqu'ils parlent très-bien, écrivent mal.

Il faut que le style soit un, et fasse un tout : car tout sujet est un ; quelque vaste qu'il soit, il peut être renfermé dans un seul discours. « Pourquoi, dit M. de Buffon, les ouvrages de la nature sont-ils parfaits ? C'est que chaque ouvrage est un tout, et qu'elle travaille sur un plan éternel, dont elle ne s'écarte jamais : elle prépare en silence les germes de ses productions ; elle ébauche par un acte unique la forme primitive de tout être vivant ; elle la développe, elle la perfectionne par un mouvement continu et dans un temps prescrit. L'ouvrage étonne ; mais c'est l'empreinte divine dont il porte les traits qui doit frapper. L'esprit humain ne peut rien créer, il ne produira qu'après avoir été fécondé par l'expérience et la méditation ; ses connaissances sont les germes de ses productions ; mais s'il imite la nature dans sa marche et dans son travail, s'il élève par la contemplation aux vérités les plus sublimes, s'il les réunit, s'il les enchaîne, s'il en forme un système par la réflexion, il établira sur des fondements inébranlables des monuments immortels. »

M. de Buffon part de là pour indiquer les principaux écueils contre lesquels les écrivains vont briser ordinairement leur réputation. « C'est faute de plan, c'est pour n'avoir pas assez réfléchi sur son objet, qu'un homme d'esprit se trouve embarrassé, et ne sait par où commencer à écrire : il aperçoit un grand nombre d'idées, et comme il ne les a ni comparées ni subordonnées, rien ne le détermine à préférer les unes aux autres ; il demeure donc dans la perplexité.... »

« Rien ne s'oppose plus à la chaleur que le désir de mettre partout des traits saillants ; rien n'est plus contraire à la

p. 278.

lumière qui doit faire un corps et se répandre uniformément dans un écrit, que ces étincelles qu'on ne tire que par force en choquant les mots les uns contre les autres, et qui ne vous éblouissent pendant quelques instants que pour laisser dans les ténèbres... »

« Rien n'est plus opposé à la véritable éloquence que l'emploi de ces pensées fines et à la recherche de ces idées légères, déliées, sans consistance, et qui, comme la feuille du métal battu, ne prennent de l'éclat qu'en perdant de la solidité : aussi, plus on mettra de cet esprit mince et brillant dans un écrit, moins il y aura de nerf, de lumière, de chaleur et de style, à moins que cet esprit ne soit lui-même le fond du sujet, et que l'écrivain n'ait pas eu d'autre objet que la plaisanterie : alors l'art de dire de petites choses devient peut-être plus difficile que l'art d'en dire de grandes. »

Il faut croire que M. de Buffon a ajouté cette dernière réflexion pour la consolation de quelques-uns de ses nouveaux confrères qui ne peuvent prétendre qu'à la gloire des esprits minces et brillants. Mais sa réflexion n'est pas juste. L'art de dire de petites choses est toujours un art fort mince et fort petit, il n'y a que le génie qui en dise de grandes : l'art n'y fait rien. J'aimerais mieux avoir dit une chose sublime dans ma vie, que d'avoir imprimé douze volumes de petites choses qui font à un homme la réputation fragile et passagère de bel esprit, dont les écrits meurent ordinairement encore avant elle : car il y a un sublime aussi dans la plaisanterie, et il n'appartient qu'au génie de le saisir. Molière a semé de ces traits sublimes jusque dans ses farces ; il y en a beaucoup aussi dans la farce de *l'Avocat Patelin* ; mais ce ne sont pas de ces pointes, de ces idées légères et déliées qui ressemblent à ces bulles d'eau qui amusent les enfants, et qui vous présentent différentes couleurs sans avoir de corps ; ce sont des traits de pinceau qui échappent à l'homme de génie, et alors le talent de Teniers devient aussi précieux que celui de Raphaël, parce que l'un et l'autre sont un don de la nature qu'aucun art ni aucune étude ne saurait donner.

M. de Buffon prétend que les ouvrages bien écrits seront les seuls qui passeront à la postérité ; il croit que la multitude des connaissances, la singularité des faits, la nouveauté même des

p. 279.

découvertes, ne sont pas de sûrs garants de l'immortalité ; si les ouvrages qui les contiennent ne roulent que sur de petits objets, s'ils sont écrits sans goût, sans noblesse et sans génie, ils périront, parce que les connaissances, les faits et les découvertes s'enlèvent aisément, et transportent et gagnent même à être mises en œuvre par des mains plus habiles.

Le quatrième volume de *l'Histoire naturelle* de M. de Buffon a paru deux jours après sa réception à l'Académie française. Il contient un *Discours* admirable sur la nature des animaux, *l'Histoire du cheval, de l'âne et du bœuf*. Ce n'est qu'après une lecture soignée qu'on peut rendre compte d'un ouvrage aussi important et qui tant d'honneur à l'auteur, à sa nation et à son siècle. Vous trouverez à la tête deux lettres écrites à M. de Buffon par la Sorbonne. Outre les misères qui en sont l'objet, ces deux pièces sont très-remarquables par la barbarie de style qui y règne. »

1^{er} octobre 1753.

p. 285.

Nous avons, depuis un mois, le quatrième volume de l'Histoire naturelle. Ce livre, qui est du petit nombre de ceux qui iront à la postérité et qui devraient y aller seuls, a réuni, dès le commencement, tous les suffrages. Il y a quatre ans que M. de Buffon et M. Daubenton nous donnèrent les trois pre-

p. 286.

miers volumes ; ils furent reçus avec un applaudissement universel. Quand je dis : « universel », j'y compte bien pour quelque chose les Lettres américaines et d'autres mauvaises brochures que la cabale et l'envie ont forgées contre l'immortel ouvrage de M. de Buffon. Grâce à l'imbécillité et à la méchanceté des hommes, ces brochures sont devenues d'une nécessité indispensable pour son grand succès, et il n'y en a point de complet sans elles. « Ce sont les productions, comme dit un de nos philosophes dans un ouvrage qui va paraître, de ceux qui usurpent le titre de philosophes et de beaux esprits, et qui ne rougissent point de ressembler à ces insectes importuns qui passent les instants de leur existence éphémère à troubler l'homme dans ses travaux et dans son repos. Quand les insectes font des piqûres sans venin, quand l'envie se tient aux brochures et aux feuilles, l'homme de génie les dédaigne l'un et l'autre, et aurait honte d'écraser un ennemi aussi méprisable ; mais quand la morsure est envenimée, quand la cabale et la calomnie trouvent le secret de dénigrer le philosophe dans la société, de rendre suspectes les mœurs des hommes les plus respectables, et leur sûreté et leur repos mal assurés, alors l'indignation s'en mêle et doit s'en mêler, et la justice demanderait d'exterminer des êtres aussi nuisibles dans la nature et aussi indignes de leur existence. »

Le quatrième volume, que nous avons devant nous, soutiendra parfaitement la réputation des premiers ; il contient l'*Histoire du cheval, de l'âne et du bœuf*. M. de Buffon a trouvé le secret de la rendre intéressante. Ceux qui voudront apprendre à écrire doivent regarder ces discours comme des modèles, et leur auteur comme leur maître dans l'art d'écrire. On est justement étonné de lire des discours de cent pages écrits, depuis la première jusqu'à la dernière, toujours avec la même noblesse, avec le même feu, ornés du coloris le plus brillant et le plus vrai. Ils apprendront comment on parle avec dignité des choses les plus communes, et comme tout s'ennoblit sous la plume d'un écrivain qui a de la dignité et de l'élévation. Ils apprendront comment on a du génie et du talent, si toutefois cela s'apprend ; car c'est en cela que consiste le secret de toutes les règles et de tous les préceptes. Ils vont apprendre à sentir les beautés et les défauts d'un ouvrage, à juger du mérite des

p. 287.

écrivains ; mais, pour écrire vous-même, ils ne vous apprendront jamais d'autre secret que celui d'en avoir le talent, de le développer et de l'exercer.

A la tête de ce nouveau volume est un Discours admirable sur la nature des animaux, dont il serait inutile de faire un extrait, parce que c'est un morceau qu'il faut lire et relire, mais sur lequel nous ferons quelques observations particulières. La première est générale ; c'est qu'on ne saurait assez louer M. de Buffon de la modestie et de la justesse avec laquelle il a soin de qualifier ses raisonnements. Cette exactitude est peut-être une des marques les moins équivoques d'un bon esprit. Jamais il ne vous donnera son raisonnement pour plus concluant qu'il n'est, jamais il ne vous dira qu'il a démontré ce qu'il n'a rendu que vraisemblable : il est même très-attentif à fixer à fixer le degré de certitude ou d'évidence qu'il croit à ses arguments. Il est vrai que cette exactitude scrupuleuse est presque indispensable à un

philosophe dont le génie hardi hasarde souvent des systèmes, invente des hypothèses qui pourraient ne pas être du gré de tout le monde. Mais combien de philosophes qui, avec beaucoup plus d'orgueil que de génie, et avec beaucoup plus d'entêtement que d'imagination, nous donnent souvent les rêves les plus absurdes pour les démonstrations, et se fâchent quand nous osons les exprimer de près ! Il n'y a qu'un vrai philosophe, qu'un homme supérieur comme M. de Buffon, qui soit capable de cette extrême justesse qui empêche de confondre les degrés de certitude, et qui puisse se garantir de la faiblesse de s'affectionner pour ses opinions et d'exiger pour elles le respect que les prêtres demandent pour les vérités révélées.

« L'animal, dit M. de Buffon, a deux manières d'être : l'état de mouvement et l'état de repos, la veille et le sommeil, qui se succèdent alternativement pendant toute la vie. » Voilà tout le plan de son discours. Cette division paraît d'abord ordinaire, commune à la portée de tout le monde : mais elle est de ces vérités qui, plus elles sont simples et lumineuses, plus elles sont du ressort du génie seul. Tout le monde est tenté de dire : « J'aurais envisagé cet objet sous ce point de vue. » En y réfléchissant un peu, et surtout en voyant le plan admirable que M. de Buffon a tiré d'après cette seule idée, on voit que

p. 288.

cette idée ne peut être que d'un homme de génie. Le sommeil, qui paraît être un état purement passif, une espèce de mort, est donc au contraire le premier état de l'animal vivant et le fondement de la vie : ce n'est point une privation, un anéantissement, c'est une manière d'être, une façon d'exister tout aussi réelle et plus générale qu'aucune autre. C'est par le sommeil que commence notre existence ; le fœtus dort presque continuellement, et l'enfant dort beaucoup plus qu'il ne veille. Tout ce que notre auteur dit sur ce sujet est admirable.

Il y a longtemps que j'ai envie d'écrire une apologie des passions, et d'étendre ce que l'auteur des *Pensées philosophiques* a dit en leur faveur au commencement de son livre. M. de Buffon les traite extrêmement mal ; elles ont plus que jamais besoin d'apologiste : malheureusement, leur ennemi a raison dans tout le mal qu'il en dit. Elles causent le malheur de l'homme. « De violentes passions, dit-il, avec des intervalles, sont des accès de folie. La folie est le germe du malheur, et c'est la sagesse qui le développe : la plupart de ceux qui se disent malheureux sont des hommes passionnés, c'est-à-dire des fous auxquels il reste quelques intervalles de raison, pendant lesquels ils connaissent leur folie, et sentent par conséquent leur malheur ; et, comme il y a dans les conditions élevées plus de faux désirs, plus de vaines prétentions, plus de passions désordonnées, plus d'abus de son âme que dans les états inférieurs, les grands sont sans doute, de tous les hommes les moins heureux. » Voilà la moindre partie du mal que M. de Buffon dit des passions, et il n'a que trop raison dans tout ce qu'il en dit ; mais il a oublié qu'il y a tout autant de bien à en dire. La passion malheureuse, ou la passion dans une tête mal faite, produit tous les maux que notre auteur étale à nos yeux ; la passion heureuse, ou la passion dans une tête bien ordonnée, fait le bonheur de l'homme ; elle lui donne du génie, ou du moins elle le développe ; elle le rend capable de toutes les vertus, des travaux les plus longs, les plus difficiles. Sans elle, notre vie serait un sommeil. Tout ce qu'il y a jamais eu de plus grand, de plus admirable, de plus sublime dans le monde, c'est l'ouvrage des passions. D'ailleurs, quand il serait vrai que les passions ne peuvent que causer notre malheur, cette vérité serait plus funeste encore pour nous que les passions mêmes ;

p. 289.

il faudrait nous prouver qu'il est possible de nous défaire des passions ; il faudrait nous convaincre, du moins, que le sage est à l'abri de ces maux. Le portrait de M. de Buffon fait de l'homme sage est admirable sans doute ; mais cet homme existe-t-il ? Tout ce que M. de Buffon dit de nos malheurs et de l'état déplorable de l'humanité, et ce qui n'est malheureusement que trop vrai, nous conduirait naturellement à demander à celui qui nous a faits : Mais pourquoi m'as-tu fait ainsi ? si saint Paul ne nous eût pas très-prudemment interdit cette question. Je dirai donc des passions ce que notre auteur dit du sommeil, c'est une manière d'être tout aussi essentielle à l'homme que la raison, l'entendement, etc., et les invectives contre les passions sont tout aussi fondées que les plaintes de ceux qui regrettent le tiers ou le quart de leur vie qu'ils sont obligés de donner au sommeil. Il ne faut rien passer à un homme comme M. de Buffon. Voici une réflexion qui m'a paru manquer de justesse : « Dans un état d'illusion et de ténèbres, nous voudrions, dit-il, changer la nature même de notre âme ; elle ne nous a donnée que pour connaître, nous ne voudrions l'employer qu'à sentir. » Je dis, premièrement, qu'il serait difficile de nous démontrer que notre âme nous a été donnée pour connaître. Jean-Jacques Rousseau n'en croit rien, et il est sans doute très-difficile de l'en convaincre. Mais, de l'autre côté, il est évident que, puisqu'elle nous a été donnée pour sentir, nous pouvons l'employer à sentir. Ne faisons point de parallèle, il ne serait pas à l'avantage de M. de Buffon. Les sentiments de notre âme ne sont jamais douteux, jamais incertains, ils sont toujours clairs et évidents ; les connaissances de notre âme ne sont jamais évidentes, jamais certaines ; elles sont toujours vagues, toujours douteuses.

Nous voudrions ainsi examiner ce que notre auteur dit sur l'amour, et ce qui est tout aussi admirablement écrit que tout le reste ; mais cela nous mènerait trop loin. « O amour ! pourquoi fais-tu l'état heureux de tous les êtres, et le malheur de l'homme ? C'est, dit M. de Buffon, qu'il n'y a que le physique de cette passion qui soit bon ; c'est que, malgré ce que peuvent dire les gens épris, le moral n'en vaut rien. » Or, au risque de passer pour un homme épris, je dirai que le moral de cette passion est précisément ce que nous avons de plus délicieux et de

p. 290.

plus admirable, de préférence sur les animaux. J'en appelle à tous ceux qui ont senti cette délicieuse ivresse de l'amour. Quel état peut être comparé à cet état véritablement ineffable, à ces épanchements où deux âmes se confondent, où l'une s'élançe pour ainsi dire dans l'autre, et participe à ses sentiments et à ses jouissances ? Cet état délicieux de l'âme qu'on éprouve, mais dont on ne rend une idée, est l'état moral de l'amour, très-différent la vanité. Il est vrai que les hommes ont porté leur vanité dans l'amour comme ailleurs ; ils ont trouvé le secret d'empoisonner le plaisir de l'amour comme tous leurs sentiments. Cela n'empêche pas que le sentiment en lui-même ne soit bon et fait pour rendre l'homme heureux. Les âmes privilégiées jouissent ainsi des délices de l'amour et de tous les autres sentiments sans les empoisonner par la vanité ni par les autres vices et fléaux de l'homme. Si la manière de raisonner de M. de Buffon était bonne, on prouverait que non-seulement le moral de l'amour, mais que le moral en général ne vaut rien, puisque les hommes en général portent leur vanité et leurs vices jusque dans leurs actions les plus vertueuses.

Je remarque que ce que notre auteur dit sur le dégoût de la vie, sur l'attachement pour les choses inanimées, sur le talent d'imiter et de contrefaire, sur les enthousiastes et les *romanciers* des insectes¹, est admirable. A l'occasion des derniers, il demande : « Lequel a de

¹ Buffon se rit en effet, dans son *Discours sur la nature des animaux*, des prétendus historiens des mœurs des insectes. (T.)

l'Être suprême la plus grande idée, celui qui le voit créer l'univers, ordonner les existences, fonder la nature sur des lois invariables et perpétuelles, ou celui qui cherche et veut le trouver attentif à conduire une république de mouches, et fort occupé de la manière dont se doit plier l'aile d'un scarabée ? » Je dis : l'un et l'autre ont de Dieu une idée également grande. Il ne doit pas avoir plus coûté à Dieu d'arranger les ressorts de l'immense univers que la machine d'une petite mouche. Mais la véritable différence entre les deux philosophes est que l'insectologiste, à force d'être occupé de ses petits peuples, se rétrécit l'esprit insensiblement, et ne voit à la fin que des mouches et des fourmis dans l'univers ; au lieu que celui qui ose mesurer le globe, envisager l'univers entier,

p. 291.

s'élève l'âme, et partage, pour ainsi dire, avec le Créateur la gloire de l'avoir créé.